

Le Voyage de Sparte — chapitre IX
« Antigone » au théâtre de Dionysos

Maurice Barrès

Mes meilleures minutes d'Athènes et mes instants de plénitude furent sur les gradins du théâtre de Dionysos, quand je relisais *Antigone*.

C'est, à mon goût, le plus beau des livres, un drame lyrique, mais d'un lyrisme qui se justifie devant notre raison. Ni l'auteur ni l'acteur n'exigèrent qu'Antigone chantât : chez une telle personne, naturellement solitaire en pleine foule, les pensées prennent, d'elles-mêmes, un rythme. Je ne m'étonne pas non plus des mouvements, des transports du chœur, car l'aventure qu'il voit se dérouler nous met en telle disposition que, nous aussi, nous sommes prêts à interpeller le soleil : « Soleil aux rayons d'or, œil du jour... »

Pour jouir de cette raison chantante, qui va tout droit nous saisir l'âme, je montais aux places les plus élevées, celles du vulgaire. Humble ignorant, j'épelais une traduction juxtalinéaire, et, du fond du vieux texte, émergeait une inexprimable poésie. Du théâtre jusqu'à la mer, une brume matinale flottait de chants invisibles mêlés au joyeux soleil. Cette double jeunesse du ciel grec et de la tragédie m'enveloppait, m'isolait. J'étais dans le cercle des déesses.

Que m'importent les déceptions possibles de la vie ! Comme une louange immortelle, Antigone justifie mon activité toute réglée par mes morts. Cette tragédie rassemble les faits, les idées et les mœurs les plus propres à faire reconnaître pour émouvante notre piété, qu'on accusait d'étinceler, sans conquérir, et d'être une pierrerie froide.

Ai-je respiré intacte la rose que Sophocle fit fleurir sur le sable de Bacchus ? C'est beaucoup, auprès d'une fleur, fût-elle la moins périssable, qu'un retard de vingt-trois siècles. Nous nous partageons les pétales défaits d'Antigone. Les chrétiens admirent que chez les païens une innocente soit apparue pour racheter sa race, et s'ils lèvent leur regard du texte, ils voient Antigone au milieu des anges. Cette vierge païenne dans son rocher d'agonie

est la sœur de nos religieuses qui, chaque nuit, dans leurs cellules, font la réparation pour tous les coupables de l'univers. Les philosophes étudient dans ce petit drame les rapports de la religion et de l'État, l'opposition entre la piété de la femme et la loi publique que l'homme est fait pour servir. Quant à moi, cette pièce, toute claire, harmonieuse et proportionnée, m'est un puits de rêverie. J'y distingue superposés tous les âges de l'humanité. Antigone émerge des profondes époques primitives où les sœurs épousaient leurs frères. Le secret, le centre de son culte des morts, elle le livre quand elle dit : « Je n'aurais pas ainsi bravé la mort pour mon époux, car j'aurais pu me remarier, ni pour un fils, car j'aurais pu avoir un autre fils ; mais pour un frère. . . Puisque les auteurs de mes jours reposent tous les deux dans la tombe, un frère ne peut plus naître pour moi. . . » Par ce chuchotement sibyllin, Antigone se révèle comme une survivance des conceptions aristocratiques qui mirent sur nos sommets mosellans le culte de la déesse Rosmerthe, assise auprès de son frère, le Mercure gaulois. Et de cette nuit lointaine, elle s'élève, fusée royale et solitaire, pour illuminer Lucile de Chateaubriand, Eugénie de Guérin, Henriette Renan, toutes ces « parèdres » ardentes et chastes qui meurent d'un amour fraternel.

Cette jeune figure, pleine de vie, constamment tournée vers la mort, je l'invoque sous le nom d'Antigone l'ensevelisseuse. Par ses chants, comme un fidèle, dans les prières traditionnelles, j'exhale mes vœux particuliers.

Redisons les paroles sacrées :

« . . . J'ensevelirai mon frère. . . Je reposerai avec mon frère chéri et j'aurai rempli mon devoir, car j'ai plus longtemps à plaire aux morts qu'aux vivants. Je dois reposer avec eux à jamais. . .

— . . . Je satisfais ceux à qui je dois plaire. Je m'arrêterai lorsque je ne pourrai plus agir. . .

— . . . Tu vis encore, mais moi, depuis longtemps je suis morte à la vie pour servir celui qui n'est plus. . . »

Par de telles sentences, lourdes d'un sens social, cette violente fille se désigne comme la sainte patronne de ceux qui veulent donner, jusqu'au bout, témoignage à leur maison, à toutes leurs traditions, fût-ce sans autre espoir que d'accomplir une vie qui soit une note juste. Ce n'est pas un médiocre rôle qu'Antigone nous propose ainsi. Les empereurs Marc-Aurèle et Julien furent de tels témoins du monde antique périssant. Nous ne pensons pas à monter dans les barques légères, heureuses, qui s'en vont courir des destins inconnus, mais nous voulons persister et faire bonne figure, sur le vieux sol traditionnel : le seul où nous adapte notre préparation et hors duquel il ne vaut plus de vivre.

Depuis dix années que j'aime Antigone, elle ne m'a pas laissé une fois insensible. Si les circonstances me devaient décevoir, ses chants véridiques seraient mon refuge et, je crois, ma consolation. De ces minces pastilles que mon regard allume, monte une fumée qui m'enveloppe, m'isole et me donne une paix funéraire.

J'ai vu M^{me} Bartet jouer Antigone à la Comédie Française. Elle était exquise de goût, de plastique et de douceur, mais elle trahissait Sophocle. Cette chanteuse M^{me} Bartet amoindrit toute l'œuvre, quand elle hésite à nous montrer les colères d'Antigone que tourmentent ses nerfs et son désir de gloire. En édulcorant son rôle, elle annule cette belle invention à la fois riche et souple de deux sœurs qui semblent pareilles, mais dont l'une est déesse et l'autre à notre mesure.

On ne distinguait d'abord sur ces deux filles que de la jeunesse et quelque chose d'étincelant ; elles semblaient interchangeable. Mais qu'un choc les bouleverse ! Antigone est une sœur d'Achille. Elle porte en elle un démon qui l'isole et la rend sublime, en même temps que douloureuse et mal agréable. Je vois Ismène de qui les yeux ne quittent pas sa sœur, mais Antigone se plaint de son génie et nous déchire avec sa grosse voix de rossignol.

Antigone et Ismène ne sont pas deux chants d'opéra qui se marient, l'un plus puissant, l'autre plus doux, pour mieux plaire, mais deux épreuves réalistes, à des échelles différentes, d'un type royal éternellement vrai. Leur conflit, c'est le chuchotement de deux feuilles que le vent du malheur froisse, distingue et fait sonner sur l'arbre familial.

Avant même que sa beauté intérieure éclate et qu'Antigone soit toute déclosée par la mort, on reconnaît une aristocrate, une « eugénique », comme elle dit d'elle-même et comme disent nos sociologues modernes. Elle prend conseil de ses morts, quand elle médite le visage incliné vers son cœur.

Antigone est une pièce de guerre civile. On y voit les suprêmes soubresauts d'une famille de forcenés. À travers les siècles, de place en place, émergent, comme de hauts burgs dans le brouillard, des familles féodales, intraitables, démesurées. Qu'une telle famille soit dépossédée d'un trône ou d'un domaine, ses passions, à toutes les époques, se révéleront pareilles. Sur la tragédie thébaine éclatent les dures couleurs qui souillent le konak royal de Belgrade.

Je ne puis pas me détacher d'Antigone, quand elle s'en va, de nuit, sur la plaine des morts... C'est que nous tous, nous avons à relever des morts sur les champs de bataille de l'histoire : des morts que d'autres morts également vénérables nous défendent d'honorer.

Antigone a peur, son regard est fixe, elle frôle les mânes goulus qui, n'ayant pas encore traversé le Styx, accourent, comme des chiens, se repaître des libations sur les tombes ; mais rien ne la détournera. C'est le propre d'une Antigone qu'exaltée, délirante, elle garde, comme une lanterne sous la tempête, toute sa vive intelligence pour accomplir sa décision.

Stace l'accompagne ; le doux Ballanche aussi, qui, la confondant avec M^{me} Récamier, trouve, pour la décrire, quelques accents aimables. Il dit qu'elle aperçut un petit groupe de gardes qui sommeillaient autour d'un feu. À quelques trente mètres, dans la demi-nuit brillait un grand corps tout nu. Elle court sans bruit, le reconnaît et, par pudeur, le couvre d'abord avec son écharpe. On sourit de reconnaître aux mains d'Antigone l'écharpe à tout faire de M^{me} Récamier.

Une tempête de vent s'est élevée. La jeune fille, sur le cadavre de son frère, pousse les cris lamentables d'une vocifération.

Je ne sais rien de plus beau que ce jeune aigle sombre saisi sur un charnier et qu'on traîne devant Créon.

Alors éclate l'immortel dialogue, la protestation d'Antigone en face du pouvoir constitué.

CRÉON. — Connaisais-tu la défense que j'avais fait publier ?

ANTIGONE. — Je la connaissais.

CRÉON. — Et pourtant tu as osé enfreindre cette loi.

ANTIGONE. — Ce n'était pas Jupiter qui m'avait publié ces choses, ni la justice, compagne des dieux mânes qui avaient fixé ces lois parmi les hommes. Je ne croyais pas que tes proclamations, les proclamations d'un mortel, pussent transgresser les lois non écrites et infaillibles des dieux. Car celles-ci existent non d'aujourd'hui, certes, ni d'hier, mais éternellement, et personne ne sait depuis quel temps elles ont paru.

L'homme sage qui lit cette scène voudrait sur son visage un voile, car l'éclatante revendication de la vierge en faveur de l'équité divine contre la fragile justice humaine, naturellement, nous émeut de sympathie, mais nous avons à vivre en société, et je ne puis avouer le mouvement de chevalerie qui me range au côté de cette audacieuse. Que je cède au prestige d'Antigone, il n'y a plus de cité. Cette vierge, au nom de son sens personnel, proteste contre la loi écrite et se glorifie d'agir autrement que ses concitoyens ; à sa

suite, dès lors, chacun de nous, pour n'en faire qu'à sa tête, peut invoquer les lois non écrites, impérissables, émanées des dieux.

Le conflit de Créon avec la noble Antigone est immoral, très propre à pervertir les Thébains. Si Créon avait un peu d'intelligence politique, il chercherait un biais, et je suis sûr qu'il le trouverait en causant avec Tirésias. Les lois humaines n'ont rien d'absolu, et c'est le propre d'un bon administrateur de les plier selon les cas. Mais ce Créon est un novice, ou plutôt un homme passionné; il s'égaré à discuter avec sa prisonnière. Il lui propose une difficulté. Une difficulté grave, d'ailleurs, celle-là même, qu'aujourd'hui encore, on oppose aux traditionalistes. Étéocle et Polynice se détestaient; ils sont morts en s'exécrant; vous dites que vous êtes leur sœur et leur sang, que vous les honorez tous les deux et que vous les continuerez, mais, trop légère raisonneuse, « vous outragez l'un par les honneurs rendus à l'autre ».

« N'était-il pas aussi ton frère, cet Étéocle qui périt en combattant Polynice ?

— Il était, et naquit de mêmes parents.

— Comment alors honores-tu d'un service impie Polynice ?

— Étéocle ne dira pas que je l'outrage.

— Cependant, tu partages avec un impie les honneurs que tu lui rends.

— Polynice était son frère !

— Il ravageait sa patrie. Étéocle combattait pour elle.

— J'agis selon les lois que Pluton nous impose.

— Le criminel et le vertueux ne doivent pas être traités de la même manière... »

Terrible difficulté du vieux texte grec et que, cent fois, dans les mêmes termes, nous nous entendîmes opposer : — Fort bien, nous disait-on, vous invoquez la tradition, mais quelle tradition ?

Bien que notre force de vénération, qui est notre source profonde, ne s'arrête pas sur cet obstacle, notre dialectique en a de l'embarras. Aussi regardons-nous avec angoisse Antigone; nous tremblons pour elle, comme pour Jeanne devant ses juges. Mais soudain, elle prononce la claire parole, elle projette le pur sentiment, elle nous associe à sa générosité naturelle qui nous rassérène et qui volatilise l'objection :

— Je ne suis pas née, dit-elle, pour partager la haine, mais pour partager l'amitié.

Comme une musique soutient un chant, une telle parole, si pleine, nous accompagne et nous assiste à travers les contradictions de l'histoire. Je tiens de ma naissance française d'innombrables affinités, des amitiés, par où j'accorde dans mon cœur nos Étéocle et nos Polynice, tous ces frères ennemis dont nous perpétons la querelle.

Il faudrait que je fusse un harmoniste surhumain et que je possédasse des ressources inouïes de rythme pour mêler dans un cantique juste les sympathies et les déplaisirs que j'éprouve d'Antigone. Je pleure Antigone et la laisse périr.

C'est que je ne suis pas un poète.

Que les poètes recueillent Antigone. Voilà le rôle bienfaisant de ces êtres amoureux. À mes yeux, Antigone représente la vertu et l'héroïsme ; Créon, l'autorité légitime. Ce n'est point dans les livres, c'est tout autour de moi que j'ai appris combien étaient rares les circonstances où le héros est utile à l'État. Pour l'ordinaire, ce genre de personnage est un péril public.

Les chants du supplice s'approchent. Antigone commence sa lamentation. La nénie d'Antigone marchant toute vivante à la mort ! Une des plus hautes plaintes lyriques qu'ait entendues l'humanité.

Pour nous toucher, toute beauté nous signale qu'elle doit périr ; mais est-il rien d'aussi périssable qu'Antigone dans le sentier de son supplice ? Elle trouve le plus fort moyen de nous émouvoir : elle dit tout haut son regret de n'avoir pas connu le lit nuptial. Quelle pureté, quand elle nous fournit un trait si positif.

Auprès d'Antigone mourante, Ballanche s'éternise comme il faisait les jours que M^{me} Récamier indisposée l'autorisait à lui tenir compagnie. Je suis plus désireux, je l'avoue, de connaître ce qui se passe dans Thèbes que d'entendre le gémissement de la vierge dans son rocher. Sophocle n'a pas tout dit quand il me fait voir la mort d'Antigone et le désespoir de Créon qui, sa femme et son fils perdus, s'éloigne dans l'exil ; il ne contente pas toutes mes curiosités ; il laisse irrésolue la plus grave des péripéties de sa pièce. Qu'est-il advenu de Thèbes ?

Je suis convaincu que Sophocle a déformé l'histoire, et qu'en fait Hémon a vécu pour épouser Ismène et régner. Cette révolution, selon moi, fut l'œuvre de Tirésias. Le caractère exact de ce prêtre est discernable à travers les déformations (légitimes) du poète. Tirésias était un agitateur, un prophète, un journaliste, fort habile, mais vénal.

« L'appât du gain te dicte tes discours, lui dit Créon. Toute la race des devins est avide d'argent.

— C'est grâce à moi, réplique Tirésias, que tu as sauvé l'État, que tu règnes.

— Tu es habile, oui, c'est certain, mais je me méfie... »

Tirésias attendait une circonstance favorable. La mort d'Antigone le sert. En marchant à la mort, la victime disait aux partisans d'Étéocle et aux partisans de Polynice : « Voyez, chefs des Thébains, une princesse, seul reste du sang des rois, voyez quels outrages elle reçoit. » Un tel spectacle dut en effet émouvoir la populace. Songez à l'utilité d'un cadavre dans nos troubles parisiens. Cette mort, par son pathétique, refit l'unité dans Thèbes ; surtout elle donna plus d'assurance pour l'avenir à Tirésias. Il voyait bien que sur une Antigone on ne peut rien fonder, mais au nom de la jeune Ismène, il gouvernera comme Joad, dans Athalie, sous le couvert du jeune Joas.

Ce serait un plaisir de reconstituer l'habile et sainte argumentation par laquelle Tirésias, sur l'Acropole de Thèbes, justifia, consacra le nouveau règne. Sans nul doute, ce prêtre a devancé la fameuse doctrine de Joseph de Maistre sur l'efficacité merveilleuse du sacrifice volontaire de l'innocence qui se dévoue elle-même à la divinité comme une victime propitiatoire : « Toujours les hommes ont attaché un prix infini à cette soumission du juste qui accepte les souffrances... Les changements les plus heureux qui s'opèrent parmi les nations sont presque toujours achetés de sanglantes catastrophes dont l'innocence est la victime. »

Bien que de telles idées aient été, je crois, étrangères à l'indomptable Antigone (qui s'explique assez comme une martyre du fait princier, de l'orgueil du sang), on ne blâmera point Tirésias de les lui avoir prêtées. C'est l'usage des politiques de maquiller la figure et de fausser la pensée des cadavres.

Avec quelle souplesse Sophocle se plie aux dures nécessités ! quel sens aristocratique ou politique de la vie ! Il a très bien vu le danger de sacrifier Antigone à Créon, ou Créon à Antigone. Un conflit sans issue était ouvert entre l'État et la famille, mieux encore, entre la vie sociale et le droit de la nature ; il fallait que le problème fût supprimé. C'est ainsi que Sophocle raya les deux termes, je veux dire les deux personnages inconciliables.

Sophocle avait cinquante-cinq ans lorsqu'il écrivit sa pièce. Ce n'est plus un jeune poète qui subit tout le prestige d'une figure héroïque ; il jouit des belles parties du paysage, mais il prend une vue de l'ensemble. Une fleur tournoie sur un gouffre. Derrière cette frêle vivante, l'homme mûr surveille

tout l'horizon. Il était utile à la paix et à l'ordre moral qu'Antigone et Créon disparussent. Rien que par cette solution, Sophocle méritait le poste de stratège auquel il semble bien que ses auditeurs l'élurent.